

La trilogie de Neel Doff ou le récit douloureux de l'exil : une écriture migrante à la recherche du Moi

Virginia IGLESIAS PRUVOST

Universidad de Granada

Abstract. Neel Doff is a writer from Holland with French background. In her autobiographical trilogy, she narrates her appalling exile in Belgium. She relates how she has managed to escape poverty thanks to learning French, which represents the beginning of her social promotion associated to a loss of identity and references. The author tells what she has endured, suffered and lost. In this article, we'll try to answer these problematic questions which are still burning issues: how can a migrant reconstruct himself in a foreign country? Is he irreparably torn between his native land and his adoptive country or, on the contrary, does he choose one of his identities to the detriment of the other one? Is the exile inevitably related to adversity and misfortune? Is it possible to forget deliberately our mother tongue? We'll try to find out the answers comparing Neel Doff's history to other writers' experiences like Abdelkebir, Kristof, Green, or Popescu.

Keywords: testimony, 19th century, exile, bilingualism, identity

Depuis la nuit des temps, l'exil a fait partie intégrante de la condition humaine : il est donc compréhensible que ce phénomène demeure l'une des principales sources d'inspiration de la création littéraire. Neel Doff (1858-1942) est l'une de ses nombreuses représentantes : dans sa trilogie à forte inspiration autobiographique¹, cette écrivaine belge d'origine hollandaise relate l'itinéraire chaotique de Keetje Oldema, une fillette issue du sous-prolétariat, contrainte de s'exiler en Belgique pour fuir la misère. Apatride, Neel Doff est donc avant tout une écrivaine de l'exil, une expérience qui l'a plongée, dès sa plus tendre enfance, dans les méandres abyssaux de l'entre-deux.

Le vécu de Neel Doff, comme celui de tant d'autres écrivains exilés, suscite des questions épineuses auxquelles nous allons tenter de répondre : comment le migrant peut-il se reconstruire dans un pays qui n'est pas le sien ? Se situe-t-il irrémédiablement dans l'entre-deux ou, au contraire, choisit-il l'une de ses identités au détriment de l'autre ? Quel sentiment éprouve l'exilé envers la langue de son pays d'adoption ?

¹ Son tryptique se compose des volets suivants : *Jours de famine* (1911), *Keetje* (1919) et de *Keetje trottin* (1921).

1. L'EXIL : L'EXPÉRIENCE D'UNE « PETITE MORT »

D'un point de vue anthropologique, l'exil constitue une réalité déterminante pour la personne qui le subit. D'origine latine, *exilium* signifie littéralement « hors de ce lieu », « hors d'ici », ce qui présuppose l'existence de deux lieux antagonistes : un endroit familier, hospitalier et un autre endroit inconnu, hostile. En effet, « pour qu'il y ait exil, il faut qu'il y ait déplacement, transfert dans un autre groupe social, et, par conséquent, échange, confrontation. » (Mounier, 1986 : 293)

Jadis, l'exil représentait le châtement civique ultime que l'on infligeait à une personne ; au fil des siècles, ce phénomène a pris une envergure colossale et concerne, de nos jours, des peuples entiers :

L'exil est l'un des plus tristes destins. Dans le temps prémoderne, le bannissement était un châtement d'autant plus redoutable qu'il ne signifiait pas seulement des années d'errance loin de la famille et des lieux familiers, mais une sorte d'exclusion permanente qui condamnait l'exilé, où qu'il aille, à se sentir étranger, toujours en porte à faux, inconsolable sur le passé, amer sur le présent et l'avenir. Il a toujours eu un rapport entre la menace de l'exil et la terreur d'être un lépreux, sorte de statut social et moral de paria. De punition raffinée, et parfois exclusive, d'individus hors du commun – comme le grand poète latin Ovide, expulsé de Rome vers une lointaine cité de la Mer Noire – l'exil s'est transformé au XX^{ème} siècle en une cruelle épreuve pour des communautés et des peuples entiers, résultat souvent involontaire de situations telles que la guerre, la famine... (Saïd, 1996 : 63)

Quitter sa terre natale signifie être étranger partout où l'on est : « Cette fracture vécue, ce déracinement forcé ou encore cette déterritorialisation a toujours été considérée comme un mal et souvent assimilée à une petite mort. » (Bianchi, 2005 : 3) L'exilé se trouve désormais ancré dans l'errance, accablé d'une profonde nostalgie...²

1.1. Une perte traumatisante de repères

L'errance se caractérise par l'absence de foyer, de repères familiaux et/ou sociaux. Depuis toute petite, Keetje est soumise à des déménagements à répétition ; il s'agit d'une rengaine infernale à laquelle elle ne s'accoutume pas : « Il fallait toujours partir, et je déteste partir : ça me fait trembler et avoir peur de je ne sais de quoi. » (Doff, 1999 : 98), avoue-t-elle, dépitée. L'exil engendre des traumatismes psychologiques, intimement liés à l'idée de survie : « Passer par une expérience accablante telle que celle de l'exil n'a rien à voir avec la résignation personnelle,

² Ces quelques définitions de l'exil nous rappellent les propos de N. Popescu : « J'étais, il y a un temps déjà, présent parmi un groupe d'exilés. Ce genre de rassemblement a la particularité de réunir et d'exacerber à la fois une grande tristesse, émanation concertée de la nostalgie, au sens le plus littéral du mot, le retour de la douleur, celle palpable de l'éloignement physique du pays, ainsi qu'un rétrécissement parallèle et paradoxal des possibilités de la parole. » (1991 : 66)

mais bien plutôt avec un combat chevaleresque, pour la sauvegarde de son propre 'soi' [...]. » (Florin Predoiu, 2007 : 3)

Loin de sa terre natale, Keetje tente de se resituer dans l'espace. En effet, le déracinement est étroitement lié au désir de réancrage, à la tentative de trouver l'équilibre : l'exilé est amené à découvrir « le dynamisme contradictoire du processus de déracinement, lequel n'est pas imaginable sans son complément : l'aspiration à l'enracinement. » (Karátson, 1982 : 33) Ainsi, après le décès d'André, son amant, l'héroïne éprouve le besoin existentiel de retourner à ses racines, d'accomplir un pèlerinage thérapeutique reliant les deux pôles : le pays natal et le pays adoptif. Keetje se rend donc à Amsterdam pour tenter de se reconstruire. Cependant, les retrouvailles qui la libéreraient de son aliénation n'ont malheureusement pas lieu ; elle ne reconnaît plus la ville qui l'a vue grandir, ses points de repère ont disparu...

1.2. Un autre type d'exil : la fuite du réel à travers la lecture et l'onirisme

L'onirisme ou la perte du sens de la réalité constitue une partie de l'expérience de la grande pauvreté. Selon J.-P. Sartre, sans l'imagination, l'homme serait complètement englué dans l'existant : l'imagination est la faculté de nier le présent et de poser l'irréel, non certes pour fuir la réalité dans le rêve ou l'utopie, mais parce que, pour pouvoir agir, il faut se représenter une autre situation possible et les conditions nécessaires à son dépassement. À l'opposé de la raison, qui apporte souvent solitude et souffrance, l'imagination est une puissance qui destitue le temps et la mort de leur gravité : elle est, pour reprendre l'expression de Malraux, un « anti-destin ».

L'acte d'imagination [...] est un acte magique. C'est une incantation destinée à faire apparaître l'objet auquel on pense, la chose qu'on désire, de façon qu'on puisse en prendre possession. Il y a, dans cet acte, toujours quelque chose d'impérieux et d'enfantin, un refus de tenir compte de la distance, des difficultés. (Sartre, 1971 : 239)

Nous allons constater que ceci est en parfaite adéquation avec l'existence de Keetje : en effet, dès son enfance, la fillette est fascinée par la dimension onirique. Tout comme l'affirme N. Popescu, lire suppose une négation du monde tangible, ce qui représente corrélativement une nouvelle forme d'exil : « L'exil permanent que m'impose la littérature est le seul pays que je puisse habiter, précisément parce qu'il est contradictoire et sans réponse. » (1991 : 72) Keetje attribue également son sauvetage moral à la lecture et à l'onirisme : « Les jours où la misère ne nous talonnait pas trop, j'avais des joies et des sensations exquises, par le seul effet de mon imagination. » (Doff, 1974 : 18) En effet, la jouissance du lecteur réside, entre autre, dans l'oubli de la réalité et la création parallèle d'une fantasmagorie : « Toute lecture est perte, oubli permanent, parcours accidenté à réemprunter, à recréer à sa mesure, au rythme trébuchant des phrases et de son souffle. » (Popescu, 1991 : 68) Keetje découvre les livres en même temps qu'elle

prend conscience de son identité : la lecture représente son échappatoire lui permettant de se soustraire momentanément à son existence calamiteuse.

2. LE RÉANCRAGE IDENTITAIRE PAR LA LANGUE ET L'ÉCRITURE

L'identité acquiert toute sa valeur dans l'exil : pour le migrant, l'aliénation est non seulement physique mais aussi psychique, étant donné que ce dernier se voit dépossédé de tout ce qui se réfère à son environnement originel :

Si l'exil est communément physique, c'est-à-dire spatial, géographique, n'existe-il pas également un exil culturel, un exil dans la culture, dans la langue ou les langages et donc non seulement un rejet, un bannissement et un châtement, mais aussi une incompréhension, une aliénation, une perte d'identité ?
(Mounier, 1950 : 5)

L'identité doit s'appréhender d'un point de vue dynamique : loin de se poser comme une caractéristique immanente, il s'agit en réalité d'une construction sociale dans laquelle intervient un certain nombre de catégories culturelles, dont la langue, principalement : « il n'y a pas beaucoup d'autres vecteurs de culture qui disent autant de choses sur notre identité. Cela d'abord à travers l'usage de la langue, puisque 'qui on est' dépend d'un usage de la langue. »³

La langue sert d'outil d'expression de notre identité, mais, étant commune à un groupe déterminé, elle sert également d'identification à une communauté. Ce constat nous confronte au dilemme suivant : si chaque langue correspond à une communauté, une personne parlant deux langues appartient donc simultanément à deux communautés différentes. Le bilingue se situe-t-il fatalement dans l'entre-deux, ou choisit-il, au contraire, un groupe d'identification, au détriment de son autre groupe d'appartenance ?

2.1. L'apprentissage d'une langue étrangère : la voie d'accès privilégiée à une autre culture

Le monde que l'Homme perçoit est celui de la langue qu'il parle et l'on peut dire, en ce sens, que l'on « habite » sa propre langue. Dans le processus d'apprentissage, la confrontation des deux systèmes linguistiques engendre nécessairement celle des cultures véhiculées par les langues : c'est dans ce rapport bilatéral que les apprenants d'une langue étrangère, comme Keetje, prennent conscience de leur propre identité :

Apprendre une langue étrangère, c'est apprendre une culture nouvelle, des modes de vivre, des attitudes, des façons de penser, une logique

³ Extrait de l'entretien avec Paul Aron, paru dans l'« Avant-propos » de R. Massart, J. Hoflack et J. Lefèbvre (2006) « Nos Lettres s'envolent. L'enseignement de la littérature belge de langue française », in *Français 2000*, n° 201-202.

autre, nouvelle, différente, c'est entrer dans un monde mystérieux au début, comprendre les comportements individuels, augmenter son capital de connaissances et d'informations nouvelles, son propre niveau de compréhension. (Courtilion, 1984 : 52)

Apprendre une seconde langue est une tâche ardue qui oblige l'apprenant à recréer un univers linguistique lui permettant de décrire la réalité. Pour l'héroïne doffienne, l'apprentissage du français représente un véritable défi. Indépendamment de la complexité grammaticale et orthographique inhérentes à la langue française, soulignons aussi qu'en tant que langue romane, elle n'a rien à voir avec le néerlandais, sa langue maternelle : il n'existe donc pas de proximité linguistique, ce qui complique d'autant plus la tâche. Pour Keetje, le français reproduit un univers irréel :

[L'] un des aspects les plus marquants de la migration est sans doute l'apparition de fissures dans l'univers sémiotique du sujet : les significations qu'il attribuait aux objets, aux personnes et aux comportements quotidiens perdent leur substance, en ce sens qu'elles ne collent plus vraiment à la réalité, qu'elles ne sont plus vraiment reconnues par l'entourage, qu'elles ne parviennent pas toujours à rendre compte des expériences nouvelles qui viennent modifier le vécu du migrant. (Franceschini *et al.*, 1989-1990 : 118-119)

Ce phénomène apparaît fréquemment chez les bilingues et c'est le cas, par exemple, d'A. Kristof : « Je ne pouvais pas imaginer qu'une autre langue puisse exister, qu'un être humain puisse prononcer un mot que je ne comprenais pas. » (2004 : 22) De même, J. Kristeva affirme que « la langue étrangère demeure une langue artificielle – une algèbre, du solfège – et il faut l'autorité d'un génie ou d'un artiste pour créer en elle autre chose que des redondances factices. » (1988 : 49)

2.2. Les motivations du choix d'une langue d'écriture

R. Barthes établit une relation de plaisir entre la langue maternelle et l'écrivain qui « [...] est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère [...] : pour le glorifier, l'embellir, ou pour le dépecer, le porter à la limite de ce qui, du corps, peut être reconnu. » (1973 : 51-52) Si nous suivons ce raisonnement, nous pouvons avancer que Neel Doff renonce en quelque sorte à sa filiation, en choisissant la langue française en tant que mère adoptive :

La langue parlée, quelle qu'elle soit, peut être fantasmée comme réduisant au silence celle qui se tait, du seul fait que l'autre s'exprime. Chaque langue prend alors le rôle interchangeable de langue sacrifiée, condamnée un temps à n'être plus qu'une langue abandonnée et trahie dès lors que l'autre, privilégiée du moment, prend la parole et occupe la place de rivale, triomphante, comme meurtrière de la précédente. (Cachard, 1989 : 70)

Cependant, précisons qu'il est impossible de renoncer totalement à notre langue maternelle, car c'est avec elle que l'on apprend à épeler le monde et qu'on le veille ou non, celle-ci « [...] plonge en nous une racine qui ne peut jamais être arrachée. » (Green, 1987 : 161) Se trouvant à la croisée de deux langues, Neel Doff

se construit donc une nouvelle identité ; « La question de la langue est [...] pour les écrivains francophones [...] une question véritablement vitale, qui engage tout l'être : un problème d'identité. » (Noiray, 1996 : 116) En effet, l'abandon définitif ou provisoire de la langue maternelle n'est pas anodin, car il conditionne notre regard sur le monde : « La perception de ce regard aiguisé à l'altérité a le pouvoir de rendre notre réalité et notre langage quotidiens une étrangeté qui alimente un intérêt renouvelé. » (Delbart, 2002 : 177)

Il est difficile de synthétiser les motivations qui poussent certains écrivains à choisir une langue d'écriture différente de leur langue maternelle ; il existe toutefois des affinités entre eux. Changer de langue permet, entre autres, d'établir une distance salvatrice par rapport au milieu d'origine : « l'appel de la langue étrangère est un moyen, avoué ou non, de se libérer du poids moral que la société fait peser sur l'individu. Une langue vierge permet de se délester du passé individuel et collectif. » (Delbart, 2002 : 174) Habituellement, les auteurs bilingues choisissent une langue étrangère comme langue de plume pour échapper aux représailles de leur pays d'origine ; ce n'est pas le cas de Neel Doff. Son dessein est tout autre. Pour elle, le français (qui est la langue de l'élite bruxelloise) représente une bouée de sauvetage, une porte ouverte à l'ascension sociale : le choix du français comme langue d'écriture répond à une nécessité de communication. L'objectif premier de l'écrivaine est d'atteindre un large public : il s'agit là d'une « diaspora linguistique », d'un exil littéraire.

Chez Neel Doff, il n'existe pas de mauvaise conscience vis-à-vis de l'emploi du français comme langue d'écriture, ni de sentiment de manque face au néerlandais. Pour elle, l'exil en langue française est une nécessité absolue : il s'agit d'un refuge face aux vicissitudes de l'Histoire, une tentative de s'engager sur le chemin de la liberté. Le français l'a sortie d'un enfermement psychologique maladif et destructeur, ce qui nous rappelle les propos de K. Abdelkebir : « J'écrivais, acte sans désespoir et qui devait subjuguier mon sommeil, mon errance. J'écrivais puisque c'était le seul moyen de disparaître du monde, de me retrancher du chaos, de m'affûter à la solitude. » (1971 : 88)

3. CONCLUSION

Neel Doff reconstruit son existence violentée par le truchement de l'écriture : elle décrit son tiraillement entre un passé révolu et un présent marqué par le sceau de l'exil. À la confluence de deux cultures, la prosatrice tente désespérément de combler les absences de son histoire lacunaire. En Belgique, pays qu'elle méconnaît et qui lui paraît hostile, l'héroïne doffienne est en quête permanente de repères qui lui permettent de se réancrer : son premier défi consiste à étudier le français, « langue-refuge » qu'elle apprend par effraction et qui symbolise le « Sésame » lui ouvrant les portes d'un avenir plus lumineux. Keetje opère donc une véritable migration

langagière qui sera à l'origine même de son ascension sociale. En dépit de la présence de ce schisme identitaire, le problème du choix de la langue d'écriture ne se pose pas : Neel Doff choisit de témoigner en français, langue qui lui permet de se reconstruire. En ce sens, l'écriture représente pour elle une thérapie à même d'unifier son identité fragmentée par des années d'exil...

Bibliographie

- Abdelkebir, K. (1971) *La Mémoire tatouée*, Paris, Denoël.
- Barthes, R. (1973) *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- Bianchi, O. (2005) « Penser l'exil pour penser l'être », in *Le Portique*, mis en ligne le 12 mai 2005. URL : <http://leportique.revues.org/index519.html>, consulté : le 22 février 2013.
- Cachard, C. (1989) « Exclusion de langue », in *Psychanalystes*, n° 31, Paris, pp.67-76.
- Courtillon, J. (1984) « La notion de progression appliquée à l'enseignement de la civilisation » in *Le Français dans le Monde*, no.188, Paris, Hachette, pp.51-56.
- Delbart, A.-R. (2002) « Être bilingue et écrivain français : les motivations du choix d'une langue d'écriture » in *Bulletin VALS-ASLA*, no.76, Université de Neuchâtel, pp.161-178.
- Doff, N. (1974) *Jours de famine et de détresse*, Paris, J.-J. Pauvert.⁴
- Doff, N. (1921) *Keetje trottin*, Bruxelles, Labor, 1999.
- Florin Predoiu, D. (2007) *L'exil, l'identité et la mémoire dans les journaux intimes de trois intellectuels roumains, 1950-2000*, Université Laval, mis en ligne le 28 novembre 2007. URL : www.theses.ulaval.ca/2007/24837/24837.pdf, consulté le 20 février 2013.
- Franceschini, R., Oesch-Serra, C., Py, B. (1989-1990) « Contacts de langue en Suisse : ruptures et reconstructions discursives du sens en situation de migration » in *Langage et Société : L'acquisition des langues dans la migration*, vol.50-51, Paris, MSH, pp.117-131.
- Franc-Kochmann, R. (2001) « Langue, identité, l'altérité... » in *La Langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*, Université de Tours, pp.179-215.
- Green, J. (1987) *Le langage et son double*, Paris, Seuil.
- Karátson, A. (1982) « Essai sur le déracinement dans la prose narrative européenne. Perspectives historiques sur le déracinement » in Karátson, A., Bessière, J. *Déracinement et littérature*, Université de Lille III, pp.13-34.
- Kristeva, J. (1988) *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- Kristof, A. (2004) *L'analphabetisme*, Genève, Éditions Zoe.
- Massart, R., Hoflack, J., Lefèbre, J. (2006) « Nos Lettres s'envolent. L'enseignement de la littérature belge de langue française », in *Français 2000*, no.201-202, Bruxelles, pp.3-176.
- Mounier, J. (ed.) (1986) *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug.
- Noiray, J. (1996) *Littératures francophones. 1. Le Maghreb*, Paris, Belin.
- Popescu, N. (1991) « L'exil permanent », in *Liberté*, vol.33, no.1, p.66-74, mis en ligne en février 1991. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/31981ac>, consulté le 26 janvier 2013.
- Saïd, E. (1996) *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Seuil (Traduction française par P. Chemla).
- Sartre, J.-P. (1940) *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1971.

Virginia IGLESIAS PRUVOST. Starting from her doctoral dissertation on Neel Doff's autobiography, her research has focused primarily on Belgian literature, with special reference to the late 19th century. Her areas of interest include especially women's writing, exile in literature, and how language is used in the construction of social and personal identity. Teaching: French Linguistics and Philology (since 2011)

4 Cette édition inclut les deux premiers volets de la trilogie : *Jours de famine* (1911) et *Keetje* (1919).